



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient été intimement liés à sa vie; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Son cours était sans cesse commenté et complété par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois,

pâturages. La destruction de ces masses gigantesques se fait d'une manière continue, soit par de brusques éboulements, soit, le plus souvent, par un lent travail d'érosion. Eau, soleil, air, tempêtes, torrents, avalanches, chaleur et gelée, toutes les forces météoriques contribuent sans trêve ni relâche à la destruction. La seule alternative du froid et du chaud, du sec et de l'humide suffit à désagréger la roche la plus dure; les pierres tendres, comme le gypse, s'en vont en poussière, les schistes argileux glissent en débris menus, les granits s'effondrent par blocs. Cette œuvre incessante de démolition ne laisse pas que d'être funeste à l'industrie pastorale de la Suisse : tel pâturage qui au siècle dernier nourrissait une centaine de vaches, n'en nourrit plus maintenant que cinquante.

Les Alpes, que les poètes appellent d'immuables images de l'éternité, ne sont donc rien moins qu'immuables et éternelles; il n'est pas une de leurs sommités qui ne soit à l'état de ruine croulante; la plupart des plateaux supérieurs où l'homme ne s'aventure guère ne sont que des amas de débris chaotiques, et telle crête jadis maîtresse s'est vue abaissée et dégradée insensiblement jusqu'à n'être plus qu'une arête secondaire de jonction. D'autres fois, c'est en vastes débâcles que s'accomplit la chute de ces masses. C'est ainsi que, des cinq pics des Diablerets, il n'en reste plus aujourd'hui que trois. Les autres ont disparu dans deux éboulements successifs. Le premier de ces cataclysmes eut lieu en 1714. Depuis plusieurs jours la montagne retentissait de bruits souterrains, quand soudain, le 25 septembre, par le plus beau temps du monde, les roches commencèrent à choir avec d'effroyables détonations, au milieu de vapeurs obscures que déchiraient les étincellements des pyrites qui s'entre-choquaient. De ces débris, il y en eut qui allèrent rouler jusqu'à deux lieues de distance. Le cours des ruisseaux fut suspendu. Les habitants de quelques villages d'en bas y gagnèrent de voir en certaine saison le soleil se lever quelques minutes plus tôt qu'auparavant; mais, somme toute, le désastre fut considérable : cinquante cabanes, quinze personnes, cent bêtes à cornes et quantité de menu bétail furent écrasés. La pression seule de l'air, en dehors du chemin suivi par la cataracte de pierres et de roches, suffit à courber des arbres et même à les renverser.

On réchappe toutefois d'un éboulement comme de tout autre mauvais cas. Un pâtre de la vallée se trouva enfermé dans son chalet d'une façon tout à fait singulière : une saillie de rocher forma au-dessus du toit une corniche de soutènement où vinrent s'accumuler, sans que la hutte fût broyée, plusieurs centaines de pieds de décombres. Bien en prit au malheureux Chevillois ainsi enterré vif d'avoir des provisions de reste; durant des semaines et des mois, sans air, sans lumière, il vécut, comme un rat, de son fromage. Chaque jour, avec la constance d'un Latude, il travaillait à se creuser une issue. Enfin, en suivant les filtrations d'un ruisselet et en fouillant le sol à tâtons, il parvint à se dégager. C'était, s'il vous plaît, la veille de Noël. Grande surprise, singulièrement mélangée d'effroi, pour sa femme et pour ses enfants, qui avaient déjà fondé un service pour le repos de l'âme du défunt. Les gens n'y voulurent pas croire, chacun cria au revenant, verrouilla prestement sa porte, et les exorcismes plurent comme grêle. Il fallut les plus hautes interventions pour que les bons villageois aperçussent à peu près nettement le joint des choses, et pour que le mort fût autorisé à ressaisir le ressuscité.

Le second éboulement des Diablerets, qui eut lieu trente-cinq ans après, en 1749, étendit ses ravages à la partie jusqu'alors fertile du défilé, où quarante bâtiments furent détruits; il n'y eut toutefois de victimes que cinq paysans qui s'étaient obstinés à demeurer, contre tous avis, dans un moulin à scie à deux lieues plus bas. La Lizerne, obstruée dans son cours, disparut pendant quelques jours pour les vallées inférieures qu'elle arrose, et forma plusieurs lacs, dont un, celui de Derborence,

est à peu près de la grandeur du lac de Bret, entre Lausanne et Moudon. Les Valaisans imputèrent la catastrophe à un redoublement acharné de lutte entre les diables (1) qui se houspillent et se rossent, dit-on, depuis des siècles sous la montagne, et ils n'eurent rien de plus pressé que d'appeler leurs moines à bénir les pics qui restaient. Il est fort à craindre pourtant, en dépit des bénédictions passées, présentes et futures, que ces trois pics survivants, formés, comme ceux qui ont mordu la poussière, d'une alternance de bancs de roc et de couches d'argile où les eaux d'infiltration n'ont que trop beau jeu, ne fassent une fin aussi malheureuse ; à chaque instant, quelque bloc, déjà mal en point, achève de perdre l'équilibre et dégringole avec un bruit sourd.

Rien de plus grandiose et de plus sauvage que l'aspect du col de Cheville aux abords des chalets de Derborezza. Pendant plus de deux heures vous cheminez, comme dans une sorte de cimetière dévasté, sur un sol jonché de débris de toute forme et de tout calibre. Il faut avoir parcouru ce vaste cirque de désolation où gît, ossements épars et disloqués, le squelette entier d'une grande alpe, pour bien se faire une idée des terribles puissances de la nature. Sur tout ce sentier chaotique, — voie muletière où il n'est pas absolument sage, l'expérience me l'a démontré, de s'aventurer au pied levé par un temps douteux, — le touriste trouve ample matière à philosopher. Si les grandes forces destructives y ont fait leur œuvre à souhait, les énergies réparatrices n'y travaillent pas non plus de main morte : tel bloc tombé d'en haut s'est déjà recouvert d'humus et ne se distingue plus du sol d'alentour que par le tertre revêtu de plantes et parfois ombragé d'arbustes qu'il y dessine. Du milieu de tel autre roc qui s'est fendu dans sa chute sort un groupe de jeunes hêtres dont le feuillage moins foncé contraste avec la teinte noire des épicéas.

Plus sensibles encore sont, sur les arbres que le cataclysme a déracinés, ces vertus merveilleuses de réviviscence ; les troncs pourris ont fait retour au domaine de la végétation, et c'est ainsi qu'une flore nouvelle tapisse chaque jour le sol dénudé. Gentianes, renoncules, anémones, saxifrages, y poussent leurs touffes à l'envi ; les tas de pierres se sont treillisés de dryades, de silènes, de rhododendrons et de fougères fines ; le saule nain y accroche ses ramuscules ; le rosier sauvage, le jeune sapin et le mélèze se sont plantés sur les saillies, et, dans les endroits humides, le cresson, la pédiculaire et la délicate soldanelle croissent sans peur auprès des névés. Seules les eaux glacées du petit lac de Derborence repoussent la vie opiniâtrément ; pas un poisson ne s'agite dans sa coupe noirâtre, et l'oiseau farouche des montagnes ne semble y voir qu'une sorte d'Averne, au-dessus duquel il hâte son vol en sifflant. Parfois un troupeau de chèvres et de moutons, bêtes amoureuses des sites désolés, y viennent à midi chercher la fraîcheur. La Lizerne, au sortir du glacier où elle prend naissance, s'y oublie aussi un instant. Son sort, à elle, n'est-il pas d'épuiser jusqu'au bout, avant de déboucher dans la plaine lumineuse de Sion, tous les accidents et toutes les horreurs de ce col d'enfer ? De lac en lac, de gouffre rocheux en voussure de glace, elle n'y fait que mugir et se tordre. De l'étroit sentier où vous cheminez le long de murailles à pic, vous l'entendez, sans la voir parfois, à cinq cents mètres de profondeur ; les ponts sur lesquels vous la franchissez à plusieurs reprises ne sont que de frêles passerelles de claies élastiques ; en maint endroit, les pâtis supérieurs où montent, au temps de l'estivage, les habitants des hameaux voisins, ne sont accessibles que par des échelles, et il y faut porter à bras ou hisser au moyen de cordes, comme en certains lieux des *Sept-Communes* (2), les moutons et les chèvres que l'on y veut faire pâturer.

(1) D'où le nom de *Diablerets* donné à l'inférieure chaîne.

(2) Voyez *l'Italie*, p. 63 et 64.

Vous allez ainsi, quatre heures durant, à travers cette brèche singulière ; puis tout à coup, d'une petite chapelle dédiée, je crois, à saint Bernard, et d'où l'on gagne en quelques minutes le village d'Avent, la vue plonge sur l'immense vallée que le Rhône arrose. Voici là-bas le haut relief des Alpes Pennines, en deçà la commune d'Ardon avec ses coteaux vineux, puis une demi-douzaine d'autres hameaux échelonnés de là jusqu'à Sion. Adieu les noires sapinières, les *vires* taillées dans le roc et les précipices écumeux. Une belle route ombragée descend vers la plaine à travers prés, cultures et plants de vigne. La Lizerne elle-même, au sortir de la dernière gorge, ralentit sa course effrénée, et lâche ses flots, jusqu'alors captifs, pour qu'avant que le Rhône glouton les dévore, ils s'épanchent un moment à l'aise en la vaste arène. Et, dans cette débandade *in extremis*, les libérés du noir défilé en



MASSONGER.

prennent si bien à leur fantaisie, que l'homme d'en bas, qui a déjà surcroît de marécages, est obligé de calmer leur fougue et de refaire sans cesse un lit de bonnes pierres à ce ruisseau d'humeur vagabonde. Mais oublions, jusqu'à nouvel ordre, l'échappée de vue que cette promenade par le col de Cheville nous a ouverte sur la lisière du haut Valais, et revenons à la station de Bex.

Par l'altitude et par l'attitude, la Dent du Midi est la montagne reine, non-seulement de toute cette vallée alluviale du Rhône, mais encore de tout le pourtour supérieur du lac. Par un beau temps, le voyageur qui se dirige de Lausanne vers Saint-Maurice, a le plaisir de la voir grandir et s'avancer de plus en plus dans ses horizons. De Vevey, on ne fait encore, je l'ai dit, qu'apercevoir un de ses bastions (1) ; c'est la Dent de Morcles qui occupe ici la place d'honneur, c'est elle qui barre de sa masse toute la plaine de Bex, refoulant aux trois quarts la cime valaisanne en arrière des monts de Savoie ; mais, à partir de Château-Chillon, le lac ayant tourné, la Dent du Midi reprend magistralement le

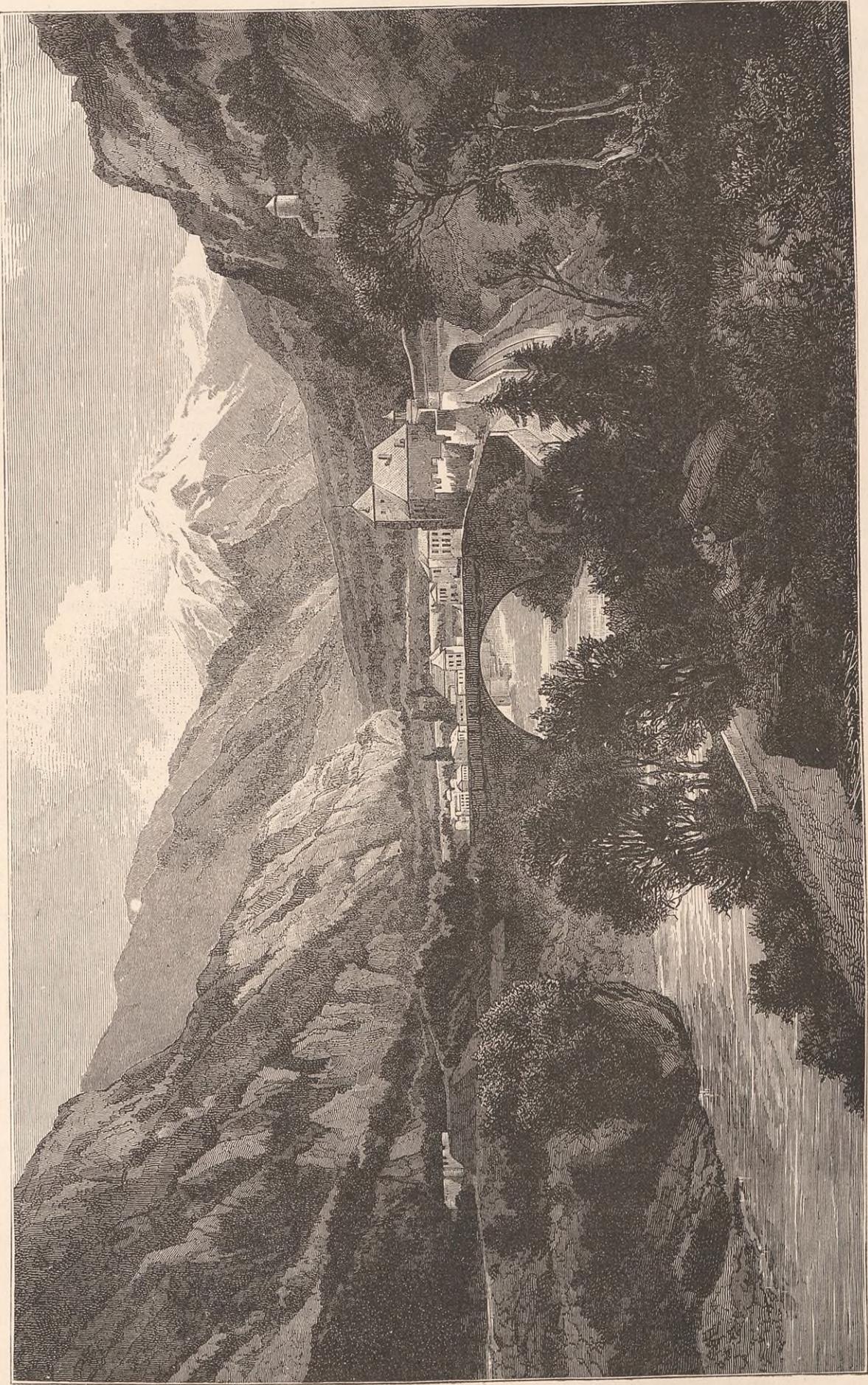
(1) En allant vers Palézieux, par le chemin de fer de Lausanne à Fribourg, on aperçoit un instant à droite ses sept dents ; passé Oron, on la revoit derrière soi, sur la gauche ; c'est un des points de vue les plus majestueux dont j'aie souvenir.

sceptre ; elle s'élançait hardiment dans l'azur, admirable de formes et d'étincellements ; c'est une autre phase du duel des deux sommités, où la Dent de Moreles rompt à son tour devant sa rivale. Enfin, des collines de Saint-Triphon, la Dent du Midi achève sa victoire et se présente à l'observateur absolument maîtresse de l'espace. A cent mètres près, elle domine là le bassin du Rhône de la même hauteur que le Cervin domine à Zermatt le cours de la Vièze, et tout concourt à la faire saillir : la vallée d'Illiez, qui au delà de Massonger monte en demi-cercle autour de ses flancs, découvre de la base au sommet chacune de ses crêtes dentelées que soutiennent trois arêtes tracées dans le même plan et néanmoins



LA VIÈZE PRÈS DE MONTHEY.

différentes d'allure, de mouvement, de couleur et de végétation. L'ensemble est une projection aérienne merveilleuse d'effort et d'audace. Et, de même que cette cime est, sans conteste, vue de Saint-Triphon, la sommité la plus grandiosement sereine de la Suisse, le val d'Illiez, sur lequel elle plonge, et d'où l'on peut le plus facilement en faire l'ascension, est aussi, aperçu du même point, la vallée alpestre la plus harmonieuse comme lignes et lumière. Un seul jour suffit pour la parcourir, car elle n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long. Elle s'ouvre au bourg de Monthey, d'où la Vièze (ou Viège), — c'est le nom du torrent qui l'arrose, — débouche vers le Rhône. Elle ne renferme que trois villages, qui sont, par ordre d'élévation : Trois-Torrents, Val-d'Illiez et Champéry ; je ne parle pas des chalets de halte qui plus haut servent d'étapes aux ascensionnistes. Les habitants de cette vallée si fièrement dessinée, où l'on passe en quelques heures des régions basses qui voient prospérer la vigne et le figuier, puis



SAINT MAURICE EN VALAIS

des prairies aromatisées et des vergers plantureux, aux limites extrêmes de la vie végétale et aux confins des neiges éternelles, prétendent descendre des soldats romains échappés au massacre de la célèbre légion Thébéenne. Ce sont presque tous des nomades, comme les gens du val des Ormonts, situé juste en face : hommes, femmes, enfants, s'en vont, suivant les saisons, d'un chalet à l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient atteints leurs plus hautes laiteries, qui sont, à l'ouest, frontières de Savoie ; certaines familles ont ainsi jusqu'à dix habitations dans chacune desquelles elles ne séjournent que quelques semaines de l'année. Race robuste d'ailleurs, au sang pur, exempte de goître et de crétinisme, alliant deux choses qui, plus qu'on ne croit, vont bien ensemble, — la douceur et la sauvagerie. De vallon en vallon résonnent sans cesse, dans les beaux jours, le tintement joyeux des clochettes et le cor strident des chevriers. La Vièze y écume parmi les rochers, qu'elle charrie parfois à pleins blocs jusqu'à la vallée, sous des ponts dont le diable seul semble l'architecte ; enfin, les chalets en sapin bruni, aux balcons finement découpés, s'y juchent, à l'ombre des madones, sur les précipices les plus effrayants.

La Dent de Morcles achève à merveille l'horizon extrême de la plaine. Cette montagne, qui dresse à près de trois mille mètres ses deux tourelles trébuchantes, a projeté en travers de la vallée un immense éperon, dont les aspérités ont depuis longtemps disparu sous un riche couvert de verdure. Sur une de ces collines d'éboulement pointe, parmi les châtaigniers, la tour féodale de Duin ; au-dessus s'étendent les coteaux de Chiètres, sillonnés de sentiers charmants.

Au nord du village est l'éminence de gypse qu'on appelle le Montet. Les autres contre-forts se prolongent en demi-cercle jusqu'à Saint-Maurice, où, se rencontrant avec le pied de la Dent du Midi, elles ferment brusquement la plaine. L'œil, d'abord, ne voit pas d'issue entre ces deux revers de montagnes hérissés de rocs et d'arbres sauvages ; ce n'est qu'au bord extrême de l'arête qu'on découvre tout à coup le pont d'une seule arche qui franchit l'étroit précipice par lequel le Rhône s'échappe du Valais. Peu de sites, même en Suisse, produisent plus d'effet. Par un ciel pur, ces âpres thermopyles, que commande un antique donjon, emplissent déjà l'âme d'une gravité sombre ; mais, si de lourds nuages enveloppent les monts en pesant au loin sur la plaine, l'impression devient toute sinistre.

De la pente abrupte d'où l'on monte à la *Grotte des Fées* (1), on distingue à peine l'entaille par laquelle le fleuve se faufile ; les grondements du flot rapide vous arrivent d'en bas, à travers l'atmosphère opaque, comme l'écho sourd de cette région enfouie du Valais, dont une simple enjambée vous sépare encore. Le pont jeté sur le défilé, le tunnel creusé dans le soubassement de la montagne,

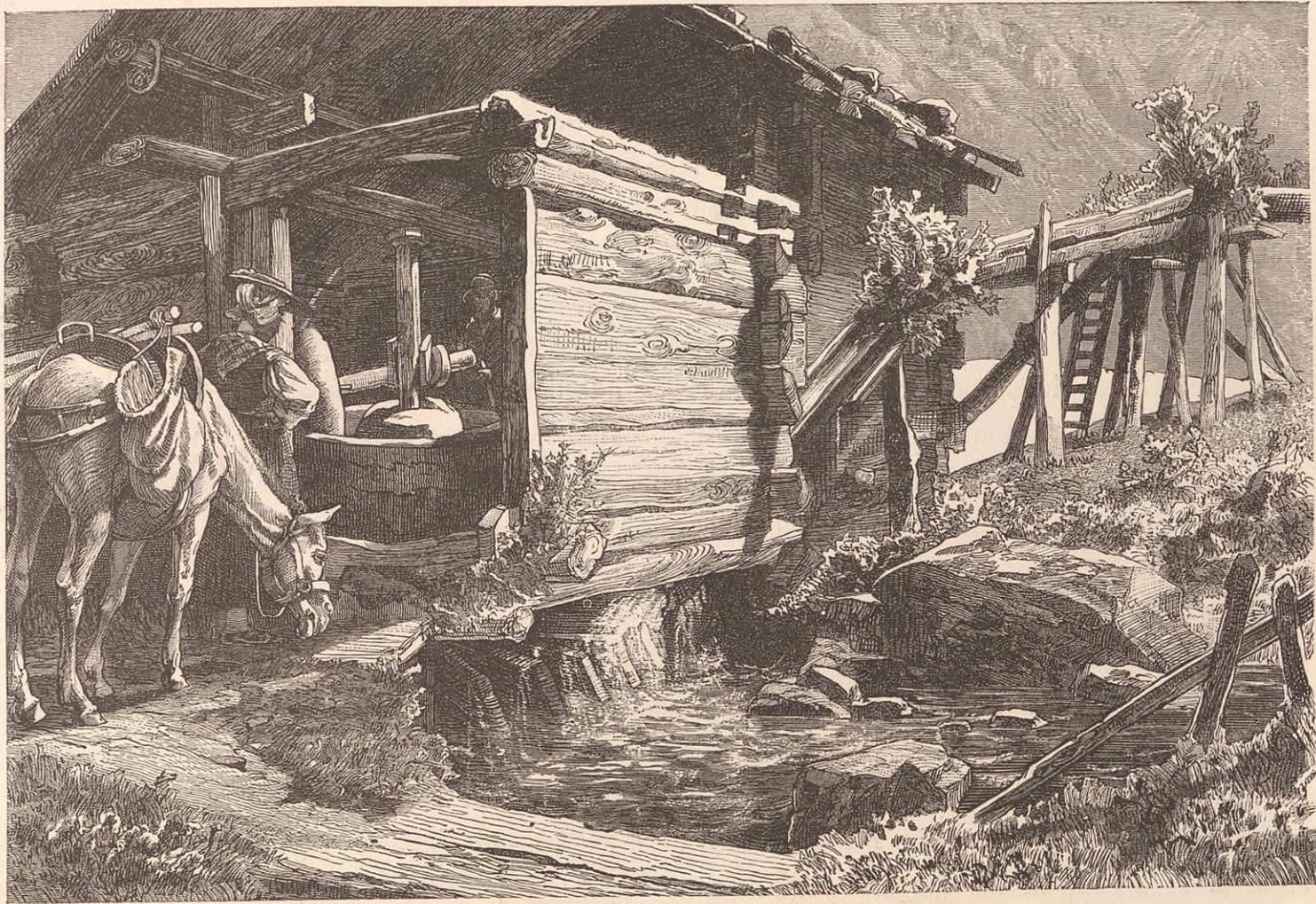
(1) Il y a une quinzaine d'années, le préfet du collège des Augustins de Saint-Maurice, se promenant avec ses élèves, découvrit à au flanc de la montagne une étroite excavation qui fut explorée et qui reçut ce nom de *Grotte des Fées*. Cette tortueuse caverne, creusée à une époque inconnue par les eaux de fonte d'un glacier de la Dent du Midi qui n'existe plus, n'a pas moins de cinq cents mètres de profondeur ; encore présente-t-elle un couloir de bifurcation dont on ne connaît point le développement, car, sitôt qu'on y a fourni un certain parcours, les flambeaux s'éteignent, et les guides ne manquent pas de vous raconter les fâcheuses aventures arrivées à tels et tels touristes qui ont voulu, malgré les avis, s'y risquer en reconnaissance. A l'extrémité de la branche qui est la voie frayée des curieux, se trouvent un petit lac souterrain et une cascade dont l'eau fuit, on ne sait par où ; de place en place, chemin faisant, on frôle d'énormes *cheminées* naturelles forées par l'eau dans le roc et enjolivées de toutes sortes de concrétions (stalactites, stalagmites) dues à la filtration ; mais le phénomène le plus étrange, ce sont trois gouttes d'eau (*tambour des fées*) tombant d'en haut à égal intervalle l'une de l'autre, et dont la chute isochrone n'a jamais varié d'une seconde. — Plus d'un mont vaudois est aussi excavé d'une manière bizarre : tels sont, à la Chaux de Naïe, l'entonnoir naturel qu'on appelle la *Cave qui dégoutte*, et la *Grotte aux Vents*, ouverture d'où sort perpétuellement un courant d'air pareil à celui d'un soufflet de forge, et qui tient sans doute à l'existence d'un orifice correspondant à l'autre flanc de la montagne ; sans parler de bien d'autres cavernes d'un genre différent, fréquentées volontiers jadis par les chercheurs de métaux, et qui ne servent plus guère aujourd'hui que de quartiers d'hiver aux choucas.

sont les seules voies pour y pénétrer. A droite et à gauche, il n'y a que d'horribles sentiers alpestres où se hasardent tout au plus les audacieux risque-tout qui ont fait un pacte avec le péril : aussi jadis suffisait-il de verrouiller le soir la poterne de ce pont de Saint-Maurice pour clore le pays de ce côté ; et quand le concierge de la Porte du Scex (1), position qui commande un peu plus bas la coulée du Rhône, avait, à son tour, donné le tour de clef, ni sur une rive ni sur l'autre il n'y avait plus moyen de passer.

(1) *Scé, sceax, sei*, rocher (patois du Valais) ; latin, *saxum*.



LA DENT DU MIDI, VUE DE VEVEY.



MOULIN DU VALAIS.

CHAPITRE IV

Le cirque de Saint-Maurice. — L'épopée d'un ruisseau alpestre. — Le Trient et la terrasse de Gueurs. — A Martigny; souvenirs d'un voyage d'inauguration. — Les gorges du Durnand, le val d'Entremont, le Grand Saint-Bernard. — La vallée de Bagnes et le glacier de Giétroz. — Caractère du Valais; Saillon et la Pierre-à-Voie. — Les vaches au temps de l'estivage; un village valaisan; le *burg* de Saxon. — La *Vire-aux-Mayens*; les avalanches printanières; les grenouilles. — *Bisses* et *Rizes*; bûcherons-flotteurs. — Michel le pâtre. — Sur l'alpe.

I

Étrange seuil d'un pays plus étrange encore! Au sortir de la tortueuse rue du vieux bourg abbatial de Saint-Maurice, il semble qu'on soit séparé du monde et comme prisonnier entre les murailles d'une gigantesque forteresse. Derrière soi, l'éperon terminal de Bex; à gauche, l'assise rugueuse de la Dent de Morcles; à droite, une haute paroi verticale, sans cesse raclée par les vents et qui résonne comme une immense table d'harmonie. Un petit ermitage, celui de Notre-Dame de Scex, s'y trouve collé au rocher même, à deux cents mètres d'élévation. Par-dessus cet escarpement pointe encore une des cimes glacées de la Dent du Midi; mais, à quelques pas plus loin, la fière sommité a disparu; on ne fait plus qu'en longer les bases sans l'apercevoir. Elle continue néanmoins, tout invisible qu'elle est, de régner sur la route; après s'être dérobée aux regards, elle s'impose encore à la pensée par

les innombrables éclaboussures qu'elle a semées dans cette forêt de pins rabougris que l'on appelle le Bois Noir.

Il y a une trentaine d'années, tout un angle de la montagne s'est détaché, à la manière d'un bastion qui s'écroule, et, juste à point, il s'est rencontré un torrent, celui de Saint-Barthélemy, dont voici à droite la gorge d'issue, et dont l'énorme cône de déjection (1) barre entièrement la vallée, refoulant de plus en plus le Rhône contre la Dent de Morcles, pour entraîner pêle-mêle jusqu'à la plaine, et de là dans le lit du fleuve, les masses précipitueuses de cailloux, les blocs, les coulées de boue et de gravier qu'avait projetés l'éboulement. Le cirque de Saint-Maurice forme la tête d'un défilé transversal reliant la partie antérieure de la vallée du Rhône au grand bassin proprement dit du Valais qui, à partir de Martigny, s'infléchit presque à angle droit vers le nord-est. Que de merveilles dans cette fissure longue au plus de quinze kilomètres ! Si la Dent du Midi s'éclipse momentanément, la Dent de Morcles, sa rivale, s'assurant une dernière revanche aux yeux du voyageur qui chemine en amont, reprend possession de l'espace et cloue au ciel ses crêtes déchiquetées. A l'horizon méridional, par delà le repli où se cachent les deux Martigny, se dresse majestueusement le mont Catogne, dont la masse, toute blanche jusqu'à la fin de mai, — et c'est alors qu'elle est le plus belle à contempler, — semble coiffer d'un dôme étincelant les premières croupes boisées que la chaîne pennine étale devant elle.

Il est midi; le soleil envoie d'aplomb ses rayons. A gauche, par un contraste qu'on ne peut assez admirer, des montagnes presque droites, ternes d'aspect, à l'échine glabre, gigantesques corps tout en os où se découpent des gerçures sombres qu'on prendrait pour autant de plaies cicatrisées par le feu; à droite, des hauteurs velues, à la croupe ébouriffée de forêts, et, dans ce fouillis arborescent, de merveilleux tapis d'herbe fine, et, dans l'infinie diversité des reliefs, toutes sortes de bosselures fantastiques : pyramides verticales ou couchées, cônes debout ou la pointe en bas, roches qui pendent au-dessus de la plaine ou qui ont l'air de pirouetter parmi les massifs de verdure.

On va ainsi sur la route unie du Simplon, le long du fossé où coassent à tue-tête d'arrogantes légions de grenouilles; puis, tout à coup, l'on distingue au flanc de la montagne une énorme gerbe liquide qui se laisse choir d'une hauteur de soixante-cinq mètres : c'est la fameuse cascade de Pissevache, la cascade aux couleurs d'iris.

De loin, ce n'est d'abord qu'un ondoisement silencieux de vapeurs qui oscillent au souffle du vent; mais, à mesure qu'on se rapproche, la chute se condense en une masse fluviale imposante, dont on entend de plus en plus gronder les colères. Il s'agit de bien examiner le morceau de montagne qui se prolonge, par delà la pittoresque montée de Salvan aux trente-deux ponts et aux cent cascades, jusqu'à cet immense éperon rocheux au devant duquel s'ouvre une gorge à peine perceptible encore, celle du Trient. La scène est bien restreinte; on n'en soupçonne pas tout de suite l'importance, et cependant l'on touche ici au point de dépression le plus curieux du singulier massif de montagnes qui noue la chaîne pennine à celle du Mont-Blanc.

(1) Le parcours d'un torrent alpestre offre de sa source à son embouchure trois sections distinctes, dont la forme est l'effet d'actions opposées qui s'exercent aux deux extrémités, l'érosion dans le haut et le dépôt dans le bas. Le bassin supérieur de réception, où s'opère le premier travail, a généralement la forme d'un entonnoir, ce qui permet, en cas de pluie ou de fonte, à une forte masse d'eau de se diriger sur un même point. Le point de départ du canal d'écoulement, qui forme la partie intermédiaire du lit, s'appelle le *goulot*. Le lit de déjection ou cône d'alluvion est le produit de la seconde sorte d'action; c'est l'emplacement inférieur où s'accumulent les matières charriées par les eaux.

Procédons par ordre, je vous prie. Vous ferez en trébuchant l'ascension traditionnelle de *Pissevache*; vous vous fauilerez par la voussure de rocher au-dessus de laquelle tombe en mugissant la cascade, puis vous redescendrez de l'autre côté. En fait de sentiers incommodes, celui-là n'a point son pareil. Gens d'en haut et d'en bas, villageois de Salvan et de Vernayaz, ne sauraient-ils avoir un peu l'œil sur les tenants et aboutissants de la belle nature qui les enrichit? Puisqu'ils ont su trouver de l'argent pour construire à mi-chemin de *Pissevachè* et du défilé avoisinant la superbe et massive hôtellerie au front de laquelle se lit de loin cette invite gigantesque : *Aux gorges du Trient*, que n'extraient-ils donc du sac indivis quelques sous de reste pour l'escalier de leur cascade? Ce n'est pas, après tout, l'*Escalier Saint* qu'on peut avoir la fantaisie de gravir à genoux, et le touriste n'a pas l'humeur accommodante d'un pèlerin.

Il faut que je vous conte en deux mots l'histoire lamentable et vraie de la pauvre rivière qui vous arrive ici sur la tête, affublée du sobriquet trivial de *Pissevache*.

La Sallanche est son nom. Elle naît au monde, tout là-haut, des glaciers étincelants de la Dent du Midi, non loin de ce torrent de Saint-Barthélemy, aux si redoutables déportements. S'il est sur terre un ruisseau qui semblait voué tout d'abord à une destinée paisible et sereine, c'est à coup sûr celui-là. L'insouciance et la joie marquent ses premiers pas. Presque dès le berceau, il se voit accueilli par un petit lac où il s'oublie et se repose quelques instants. Comment en ressort-il? C'est son secret. Toujours est-il qu'on le voit soudain reparaître au bord de l'alpe de Salanfe; et alors, quelle allégresse et quels ébats! Avec quel plaisir il s'éparpille en filets jaseurs à travers le beau et solitaire pâturage! Ce printemps de sa vie est la plus délicieuse des bucoliques; les cimes revêches d'alentour regardent d'un air étonné le charmant cours d'eau qui susurre sous elles sans penser à mal, et le bétail paissant de l'alpe boit avec reconnaissance à même ses ondes cristallines.

Mais bientôt la scène change. Au bout du pré se trouve un hérissément de hauts mamelons entre



CASCADÉ DE PISSEVACHE.

lesquels la Sallanche se voit contrainte de passer. Bien mince est la dépression, mais il n'y a point d'autre issue. Le *bach*, surpris, rallie bravement ses flots épars et s'engage par le défilé.

Tout d'abord, quoiqu'il ait grandi entre temps, il ne se trouve pas encore ici trop mal en point. L'espace sans doute est étroit, le site est moins hospitalier que plus haut, la pente du terrain oblige ses ondes à se presser davantage ; plus de doux sommeil dans les lacs, plus de flâneries musardes à travers prés ; mais une chose après tout console le ruisseau, adoucit sa mélancolie : c'est la fraîcheur du lieu. L'herbe y pousse odorante et drue, aunes et saules y verdoient en épais taillis parmi les rochers. Quelquefois même le regard ami d'un montagnard gravissant l'imperceptible sentier latéral à travers buissons et rocailles salue furtivement au passage la rivièrette égarée. Puis, la déclivité s'accuse davantage ; une secrète inquiétude commence à saisir le cours d'eau ; il voudrait bien, tout épeuré, se retenir sur la pente brutale où il se sent bondir plus que de raison ; une écume de mauvais augure blanchit la crête de ses flots. Vainement il se cabre en hennissant comme un cheval sauvage sous l'étreinte du dompteur ; il faut qu'il roule, roule quand même. En un clin d'œil il a épuisé toutes les formes connues et inconnues de la cascabelle, et le voilà tombé jusqu'aux étages inférieurs du mont.

Ici sa course folle s'interrompt un instant ; de nouveaux pâtis, ceux de Van Haut, étalent leurs tapis de verdure entre des pans de roc : un jardinet sur les douves sombres d'une prison. Quelques chalets animent l'oasis ; en mai et en août des bêtes y broutent, et la sonnerie de leurs clochettes se répercute par les gorges comme un tintement lointain d'*Angelus*. Ah ! la douce hôtellerie pour le voyageur harassé ! Ahasvérus qui, bien avant nos grimpeurs d'alpes, a franchi, dit-on, infatigable les sept Dents-de-Tsallen — ainsi s'appellent les pics de la grande montagne — a dû, à ce point de la descente, sentir terriblement hésiter son pied. — Marche ! marche ! lui a crié le maître invisible. Maudite aussi, mais non coupable, la Sallanche ne fait que traverser de même les prés de Van Haut ; sa destinée l'appelle ailleurs.

Avant qu'elle ait eu le temps de reprendre haleine, une horrible fissure, un escalier de rocs chaotiques l'a ressaisie. Cette fois elle se sent perdue, elle l'est en effet. Elle a beau se tordre, appeler, mugir avec les mille voix tonitruantes d'une avalanche printanière, l'immense abîme, la plaine du Rhône, est là devant elle tout béant. Elle l'aperçoit. Hélas ! en l'apercevant, elle ne peut même pas mesurer d'avance toute l'étendue de son infortune ; mais le voyageur qui chemine en bas sur la route blanche du Simplon la mesure pour elle : il voit distinctement où le terrain manque, à quel saut fatal doivent aboutir les cabrioles désordonnées de ce torrent qui écume au flanc de la montagne. De pitié pour lui, il n'en a point ; il est venu là précisément pour assister à son agonie, et se repaître curieusement de ses convulsions. Allons ! fils du glacier, enjambe d'un bond cette immense paroi verticale. C'est fini : de Sallanche que tu étais, te voilà tombé en *Pissevache* !

C'est égal, ton dernier faux pas a été beau. Avec quel art tu t'es drapée dans ta chute ! Tu aurais mérité du moins de poursuivre en paix, toute mutilée que tu es, ta course mourante à travers les vergers de la plaine. Puisque le Rhône est là-bas, de l'autre côté de la voie ferrée, prêt à t'engloutir sans miséricorde, il eût été juste qu'on te fit merci à cette heure suprême, qu'on t'accordât ces menues douceurs qui vont de droit pour les condamnés. Non pas. L'homme, cet exploiteur né de la création, te guette au passage. Ne pouvant te mater là-haut dans tes méandres précipiteux, il se dépêche de mettre ici la main sur toi ; il force une partie de tes flots à faire tourner la roue d'un moulin ; il te déshonore *in extremis*. Pauvre Sallanche, superbe *Pissevache*, quelle aventure est la tienne !

Depuis le temps où Töpffer écrivait ses charmants récits, l'âpre nature alpestre a dû rabattre de son orgueil. Plus d'un gouffre réputé alors insondable a, bon gré mal gré, livré ses secrets. Tel est le cas de la fameuse gorge du Trient.

Après nous avoir dépeint dans sa partie supérieure ce curieux défilé, qui se termine, entre deux murs de granit, par le glacier du même nom, à la jonction des routes de Tête-Noire et du col de Balme, l'humoriste genevois se contente de mentionner discrètement « les ténébreux abîmes, inconnus aux regards de l'homme », qui en ferment l'autre extrémité. Ténébreux, ils le sont restés; inconnus, ils ne le sont plus. On a suspendu aux parois de la montagne, fendue perpendiculairement de la base au sommet, des galeries scellées au rocher par des crampons de fer : travail gigantesque, dont l'audace épouvante rétrospectivement la pensée, et qu'on a failli à plusieurs reprises désespérer de mener à bien. La constance humaine a eu finalement raison des difficultés. On va aujourd'hui sur l'ais tremblant des passerelles d'un bout à l'autre de ce corridor d'enfer. La série des ponts aériens se déroule en serpentant d'un mur à l'autre; chaque inflexion est calculée de manière à mettre en relief les sauvages beautés du couloir. Un quart d'heure durant on piétine à plaisir sur l'horrible, on frôle du coude l'énormité. L'oreille est assourdie par le fracas toujours grandissant des eaux qui tourbillonnent au milieu des blocs; l'œil mesure avec stupeur la chute verticale de la muraille nue à droite et à gauche. Une étroite bande d'azur au-dessus de sa tête, c'est tout ce qu'on aperçoit du ciel. Un arbre, une touffe de buissons frissonnants à la crête du mont apparaissent comme le fantôme d'un autre monde, souriant et coloré, qui se penche curieusement au-dessus de ce noir Cocyte. Plus d'une fois on est obligé de courber le front ou d'exécuter une inflexion savante de l'échine pour éviter le heurt brutal d'un rocher qui surplombe d'un air menaçant. On atteint enfin l'extrémité du passage, fermé par une belle cascade au delà de laquelle la gorge, adoucissant ses aspects, se continue par un vallon profondément encaissé jusqu'aux cabanes du petit village de Trient. Chemin faisant, le guide n'a pas manqué de vous régaler de la détonation d'un coup de pistolet : jamais on ne s'était fait pareille idée de la nymphe Écho.

Après s'être ainsi promené dans les entrailles de la gorge, on se sent pris du désir de la voir d'en haut. C'est chose facile. De l'autre côté du pont jeté sur le Trient à sa sortie du défilé, se trouve un sentier caillouteux par lequel on escalade en vingt minutes l'éperon (1) qui s'avance ici dans la plaine du Rhône. Une fois en haut, quel émerveillement ! Comment la nature suffit-elle à tant de contrastes ? Qu'on se figure, dans l'encadrement le plus sauvage qu'on puisse rêver, une terrasse merveilleuse de végétation et d'aspect. De l'inextricable chaos de roches, dont on penserait ne jamais sortir, on débouche sans transition au milieu de prairies verdoyantes, d'ombrages touffus, entremêlés de champs cultivés : un groupe de huttes pittoresques anime l'oasis. Nul *livret-guide*, ce me semble, ne mentionne ce joli village, que ses habitants appellent Gueurs.

J'ai le charmant souvenir d'une halte faite, au mois d'avril 1875, sur cette riante terrasse, dans la première hutte à main gauche en suivant le sentier frayé entre les longues herbes. La châtelaine de céans, après m'avoir obligeamment conduit jusqu'au revers du plateau, à l'endroit d'où l'on domine le mieux l'abîme qu'ont creusé les eaux du Trient, m'eût volontiers, ce jour-là même, servi de guide pour faire, comme elle disait, « le tour par Salvan » ; par malheur, elle se trouvait avoir

(1) Il se nomme le mont du Far, en patois *Zerfa*.

chez elle pour l'instant « un maître », — un gaillard cordonnier — lequel expédiait réglément ses quatre repas. Le moyen, ne fût-ce qu'une matinée, de fausser compagnie à un tel mangeur ? L'affaire fut donc remise au dimanche, « après la messe, » condition formelle et *sine qua non* ; mais, ce dimanche et les jours suivants, la pluie tomba sans discontinuer ; un véritable déluge inonda toute la plaine du Rhône et me retint mélancoliquement prisonnier dans le petit hôtel du Simplon à Saint-Maurice. Quand le soleil eut reparu, je regagnai la terrasse de Gueurs et courus à la petite cabane. Cette fois, je la trouvai close. Le « maître » s'en était allé planter quelque part ailleurs ses instables pénates d'ouvrier nomade. Quant à la maîtresse, elle était partie pour un bien autre voyage. Vainement j'explorai les environs pour la rencontrer. La pauvre bonne femme était morte tout subitement, le dimanche qu'elle m'avait fixé, entre la messe et les vêpres.

Quand je suis venu pour la première fois à Martigny, il y a de cela une dizaine d'années, c'était aux frais de la compagnie — la défunte compagnie — du Simplon. Partis de Genève le matin sur un bateau à vapeur pavoisé aux triples couleurs de la France, de la Suisse et de l'Italie, nous avons employé le meilleur de notre journée à décrire de majestueux zigzags d'une rive à l'autre du Léman. Un magnifique soleil de juillet — il me semble que je n'ai plus revu semblable soleil — embrasait à droite les âpres cimes des grandes Alpes de la Savoie, tandis qu'à gauche il filtrait doucement sur les pentes ondulées du Jorat. La caravane nautique n'interrompait ses rires et ses clairs lazzis que pour écouter les accords d'un merveilleux ménestrel, récemment arrivé des plaines du Pô avec le dessein de chercher fortune à Paris. Je laisse à penser s'il plut des pièces, grosses et menues, dans la bourse de l'exécutant. Chacun de nous était enchanté de son personnage, et s'imaginait porter dans sa poche, caché aux plis de son mouchoir, le foret magique qui allait percer instantanément le ventre au Simplon.

Au Bouveret, nous trouvâmes prête à nous recevoir une longue file de wagons attelés d'une locomotive tout enguirlandée, et nous nous mîmes à remonter, le long des hauteurs de la rive gauche, la vallée supérieure du Rhône. Le train allait sans se presser, comme il convient à un train helvétique, qui est, par-dessus le marché, un train d'inauguration. La nuit, qui tombe sensiblement plus vite en Valais que dans les plaines de la Beauce, eut bientôt étendu son crêpe sur ce convoi de privilégiés ; mais la gaieté générale continuait de lancer ses éclairs à l'intérieur des voitures. A chaque halte, nous descendions avec des allures de conquérants qui prennent possession d'un sol nouveau ; à chaque halte aussi, les riverains du chemin ferré, hommes, femmes, enfants et bestiaux, nous attendaient à la barrière ; et c'étaient des cris, des vivats, à faire choir simultanément un cent d'avalanches.

A partir de Saint-Maurice — le tronçon de voie à inaugurer le lendemain allait de Sion à Sierre — le train se délesta successivement. Les gîtes n'abondent pas dans le long défilé pennin ; force était de répartir savamment entre les diverses hôtelleries de la route le contingent de l'expédition. Des billets de nuitée préparés d'avance y avaient pourvu. Je fus de ceux qui s'échouèrent à Martigny, entre les murailles massives d'un ancien cloître devenu aujourd'hui l'hôtel Grandmaison. J'y dormis, pour ma part, mieux que Condé la veille de Rocroy, car j'étais venu d'une seule traite des bords de la mer Océane à ceux du Léman, c'est-à-dire du Havre de Grâce à Genève.

Le jour suivant, de bon matin, on fut sur pied, et à midi tout le cortège était rallié à Sion. De Sion à Sierre, nouvelle marche triomphale, avec accompagnement de fanfares valaisannes. Le soir, banquet



GORGES DU TRIENT.

pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

Paris, mars 1878.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraîtra une livraison par semaine à partir du 6 avril 1878.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.